

GÉRARD BONAL

JOSÉPHINE BAKER

Du music-hall au Panthéon



Tallandier
libre à elles

Joséphine Baker

DU MÊME AUTEUR

- La Lanceuse de couteaux*, roman, Paris, Robert Laffont, 1971.
- Paysage avec la chute d'Icare*, roman, Paris, Robert Laffont, 1973.
- L'Amateur d'images*, roman, Paris, Robert Laffont, 1980.
- Colette par moi-même*, essai, Paris, Ramsay, 1982.
- Premières Neiges de l'absence*, roman, Paris, Robert Laffont, 1984.
- L'Hôtel des Cinq-Continents*, roman, Paris, Mercure de France, 1993.
- L'Album Gérard Philipe*, biographie illustrée, Paris, Seuil/Jazz Éditions, 1999.
- Les Renaud-Barrault*, biographie, Paris, Seuil, 2000.
- Simone de Beauvoir*, biographie illustrée, Paris, Seuil/Jazz Éditions, 2001.
- Besoin de province*, essai, Paris, Seuil, 2002.
- Un acteur dans son temps. Gérard Philipe*, livre-catalogue, Paris, exposition Bibliothèque nationale de France, 2003.
- Colette intime* (avec Michel Remy-Bieth), Paris, Phébus, 2004.
- Saint-Germain-des-Prés*, essai, Paris, Seuil, 2008.
- Gérard Philipe*, biographie, Paris, Seuil, 2009.
- Colette journaliste* (avec Frédéric Maget), Paris, Seuil, 2010 ; Phébus, coll. « Libretto », 2014.
- Colette* (codirection avec Frédéric Maget), Cahier de L'Herne n° 97, Paris, L'Herne, 2011.
- Sido, lettres à Colette* (texte établi et présenté), Paris, Phébus, 2012 ; coll. « Libretto », 2019.
- Un bien grand amour. Lettres de Colette à Musidora* (texte établi et présenté), Paris, L'Herne, 2014.
- Colette*, biographie, Paris, Perrin, 2014.
- Des Américaines à Paris*, essai, Paris, Tallandier, 2017 ; coll. « Texto », 2019.
- Colette et les bêtes*, essai, Paris, Tallandier, 2019.

Gérard Bonal

Joséphine Baker

Du music-hall au Panthéon

Tallandier

© Éditions Talandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.talandier.com

ISBN : 979-10-210-4141-7

Avant-propos

Il y avait chez mes grands-parents, dans le grenier de leur maison, lorsque j'étais enfant, à la fin des années 1940, un phonographe ayant appartenu à ma mère. On le remontait à l'aide d'une manivelle. En se mariant, elle l'avait laissé sur place. Avec le phono, il y avait une mallette en cuir bourrée de disques (78 tours, bien sûr). C'est ainsi qu'au milieu de succès d'époque sans intérêt, je suis tombé sur *J'ai deux amours* et, au verso, sur *La Petite Tonkinoise*. Et que j'ai découvert Joséphine Baker et sa voix d'oiseau des îles. Je ne devais plus l'oublier. Les après-midi de vacances pluvieux, nous montions, ma sœur et moi, dans le grenier ; nous l'écoutions pendant des heures, tandis que la pluie battait le toit.

Deuxième rencontre, en vrai celle-là, la revue *Paris mes amours* en 1959, sur la scène de l'Olympia. Pour l'occasion, Joséphine Baker portait une charmante petite coiffure métallique dorée qui lui seyait à merveille et que je n'ai pas oubliée, si différente des grandes cascades de plumes qu'elle affectionnait d'ordinaire. Mais c'est à la Bibliothèque nationale, au département des Arts du spectacle, en consultant les riches collections, que j'ai pu

prendre toute la mesure de son talent soutenu par un travail de tous les jours.

Autre rencontre, en lisant Colette, qui lui a consacré des pages magnifiques en 1936 dans sa chronique du *Journal*, après l'avoir vue sur la scène des Folies Bergère dans la revue *En super folies*. Des pages que j'ai lues et relues passionnément : « Joséphine a l'omoplate effacée, l'épaule légère, mobile, un ventre de jeune fille à nombril haut¹. » Les deux femmes avaient noué une solide amitié. Ce que m'a confirmé son fils Jean-Claude Bouillon-Baker : « Ma mère considérait Colette un peu comme une sœur aînée. »

Ce n'est que plus tard que j'ai découvert l'héroïne de la Résistance qu'elle avait été durant la Seconde Guerre mondiale. J'ai passé des heures au Service historique de la Défense, au château de Vincennes, à dépouiller les archives la concernant. Des heures aussi à lire le volumineux ouvrage du commandant Jacques Abtey, *La Guerre secrète de Joséphine Baker*, qui retrace fidèlement tout son parcours de résistante en Afrique du Nord et au Moyen-Orient. Abtey à qui elle disait : « Ne suis-je pas devenue l'enfant chérie des Parisiens ? Ils m'ont tout donné, en particulier leur cœur. Je leur ai donné le mien. Je suis prête à leur donner aujourd'hui ma vie. Vous pouvez disposer de moi comme vous l'entendez. » Une héroïne qui trouve aujourd'hui sa juste place au Panthéon. Car pendant les années noires, alors qu'elle choisissait d'être agent secret au service de la France, elle prenait tous les risques, méprisant les dangers qui la menaçaient de toutes parts.

AVANT-PROPOS

Hélas, notre dernier rendez-vous fut raté. Sa mort brutale m'a privé de son dernier spectacle à Bobino, que j'avais projeté de voir. Mais je m'en suis procuré l'enregistrement intégral sur disque et j'ai pu voir, à la télévision, un échantillon des grands moments de la revue *Joséphine* qui célébrait ses noces d'or avec Paris. C'est l'expression qu'employait le président Giscard d'Estaing dans le message qu'il fit lire par Jean-Claude Brialy, sur scène, le soir de la première : « En rendant hommage à votre talent universel et en vous exprimant la reconnaissance de la France dont le cœur a si souvent battu avec le vôtre, je vous adresse, chère Joséphine, mes vœux les plus amicaux à l'occasion des noces d'or que Paris célèbre avec vous. »

Certes, la salle de Bobino, music-hall de quartier, manquait un peu de prestige pour une rentrée aussi importante que celle d'une artiste internationale de l'envergure de Joséphine Baker. Mais des établissements tels que les Folies Bergère ou le Casino de Paris, où l'on s'attendait à la retrouver, s'étaient défaussés, s'abritant derrière les compagnies d'assurances qui refusaient d'assurer l'artiste, à leurs yeux trop âgée sans doute. Dure loi du music-hall. Joséphine elle-même en avait éprouvé une certaine amertume. « C'est un retour par la petite porte », déplorait-elle.

De plus chanceux que moi m'ont raconté ces soirées exceptionnelles qui déclenchaient l'enthousiasme du public. Ce même public qui l'accompagnait, en larmes, quelques jours plus tard, à travers les rues de Paris, jusqu'à l'église de la Madeleine, tandis que sonnait le glas.

JOSÉPHINE BAKER

J'ai à présent atteint l'âge où l'on se penche vertigineusement sur son passé et Joséphine m'a semblé réclamer que je lui consacre un ouvrage – non pas une simple biographie, mais un récit biographique enrichi d'une sorte de portrait. C'est ce récit que je livre, du fond du cœur, aux lecteurs.

Ceux-ci voudront bien reconnaître que des mots tels que « nègre », péjoratifs aujourd'hui, étaient couramment utilisés dans les années 1920 et 1930, sans connotation particulièrement négative – *La Revue nègre*, le « bal nègre »... Joséphine Baker elle-même emploie fréquemment ce mot quand elle évoque son enfance pauvre à Saint-Louis (Missouri) et ses camarades d'alors. Ce serait commettre un anachronisme que de substituer à ce mot un autre mot ou une expression à présent admise par tous. Comme « personne de couleur », par exemple. Et ce ne sont pas les chercheurs des *black studies* qui me contrediront, j'en prends le pari.

G. B.

Vénus d'ébène

Vendredi 2 octobre 1925, 22 h 30

Elle entre comme l'éclair, tandis qu'autour d'elle explose la foudre du jazz-band. À elle seule, elle occupe déjà toute la scène. Genoux écartés, genoux cagneux, genoux pliés, culottée à la diable d'un caleçon déchiré retenu par des bretelles, elle roule des yeux, louche, gonfle ses joues, met la bouche en cœur, fait le grand écart, marche les pieds en dedans, en dehors, se cambre à la limite du possible, ses bras désarticulés distribuant les K.-O. dans le vide, tel un kangourou boxeur ; elle se tord sous les décharges électriques du black-bottom. Elle est en caoutchouc, elle est en chewing-gum, en pâte à modeler ; elle danse sur des charbons ardents... Et tous les sons heurtés de l'orchestre semblent sortir de ses lèvres, de son sourire aux dents éblouissantes, de ses grimaces, comme les perles, comme les crapauds sortent de la bouche des fées. Elle est trombone, drummer, elle est saxophone, trompette, clarinette ; la musique naît de sa danse. Elle dicte sa partition

JOSÉPHINE BAKER

au drummer ensorcelé, au saxophoniste penché vers elle, au clarinettiste Sidney Bechet... Et le jazz traduit, en le saisissant au vol, mot pour mot, le monologue de ce corps ensauvagé.

Le public du théâtre des Champs-Élysées hésite prudemment, le public mi-figue mi-raisin des soirs de répétition générale. Applaudir, ne pas applaudir ? Siffler, ne pas siffler ? Risquer de se ridiculiser en faisant le mauvais choix ? Ce tourbillon emporté par la musique, est-ce vraiment une femme, n'est-ce pas plutôt un homme, un jeune homme, un gamin de Harlem, vêtu de guenilles ? Non, c'est une femme et sa peau, sous les projecteurs, prend la couleur savoureuse du caramel. Est-elle affreuse ? Est-elle ravissante ? Est-elle noire ? Est-elle blanche ? A-t-elle les cheveux courts et plaqués sur le crâne, ou bien s'est-elle barbouillé la tignasse de peinture noire ? Personne ne sait. On n'a pas le temps de voir ni de comprendre, tout va trop vite, les mouvements des jambes, les mouvements des pieds, les mouvements des bras, le rythme – comme si elle jetait tout son corps en morceaux dans le public, tandis que le ragtime s'emballe, transpercé de coups de trompette aigus. « Ce n'est pas une femme, ce n'est pas une danseuse, mais quelque chose d'extravagant et de fugitif¹. »

Mais bien sûr que c'est une femme, nul doute ; une femme des pieds à la tête : Joséphine Baker. « Ce joli gavroche café au lait », écrit Paul Achard dans *Paris-Midi*. On sait déjà qu'elle a dix-neuf ans, qu'elle est américaine, née à Saint-Louis, Missouri. Une femme, oui, et ceux qui en doutaient encore s'en aperçoivent lorsqu'elle revient,

VÉNUS D'ÉBÈNE

au septième et avant-dernier tableau, « La Danse sauvage », jetée sur l'épaule robuste de son partenaire Joe Alex – tête en bas, pareille à une proie, un gibier rapporté de la chasse –, nue, sauf une parure de plumes vertes astucieusement disposées. Ses jeunes seins attachés haut, ses cuisses fuselées, longues, ce ventre à la cannelle, où joue une lumière ambrée... Elle glisse doucement entre les bras de l'homme, s'évade et prend pied sur le plateau dans un silence absolu, « magnifique fardeau² » dont il se débarrasse, vêtue de sa seule peau brune, de sa musculature délicate ; elle porte sa nudité, diront des témoins, comme une panthère noire sa fourrure. Avec naturel. Un instant, elle reste là, debout, immobile, dans un complet silence, « statue d'ébène inoubliable³ ». Puis elle se love à nouveau contre Joe Alex, l'enlace, l'appelle de tout son corps avide, d'un frémissement accéléré du ventre, les reins creusés, la croupe saillante, le dos droit, les bras levés en une sorte de « simulacre phallique⁴ », semblable à maintes sculptures africaines.

Une grandeur farouche, une sexualité à l'état brut, au bord de l'orgasme, a envahi le plateau. Le public, où l'on reconnaît entre autres Fernand Léger, Blaise Cendrars, Jean Cocteau, Janet Flanner, correspondante en France du *New Yorker*, l'écrivain René Crevel, le peintre Francis Picabia, le poète Robert Desnos, le musicien Darius Milhaud, le public parisien, peu familier de cette violence érotique, vacille, retient son souffle, comme oppressé devant cette « superbe bestialité qui évoque les prestiges de la haute statuaire nègre. La Vénus noire, celle qui hanta Baudelaire⁵ ».

Cependant, quelques spectateurs, outrés, se lèvent et font claquer bien fort leur siège, avec hostilité. On entend des voix furieuses : « Une honte ! » Avant qu'une grosse vague d'acclamations, roulant par-dessus les têtes, ne dégringole des balcons, emportant tout sur son passage, les cris hostiles comme les sifflets... La dancing-girl loufoque qui tout à l'heure marchait à quatre pattes sur la scène, le derrière haut, la contorsionniste qui sautait d'un bond sur un arbre du décor, l'étreignait des jambes et des bras et faisait mine de l'escalader, s'est débarrassée de la fragilité et des grâces minaudières de son sexe pour rappeler son public à l'ordre primitif.

Dans son ensemble, le lendemain et les jours suivants, la presse est favorable, certains journalistes se déclarent même impressionnés. « C'est d'une saveur et d'une couleur prodigieuses », affirme André Antoine, l'ex-animateur du Théâtre-Libre, dans sa chronique de *L'Information* ; « La “danse sauvage” est d'une hardiesse qu'aucun de nos metteurs en scène n'eût osée », note René Bizet dans *L'Intransigeant*. Mais Robert de Flers, auteur de vaudevilles à succès, critique dramatique en vue du *Figaro*, académicien, fidèle à la ligne éditoriale conservatrice de son journal, voit dans cette revue l'affront le plus brutal qu'ait jamais reçu le goût français, une sorte de retour aux mœurs primitives des premiers âges de l'humanité. « Un lamentable exhibitionnisme transatlantique qui semble nous faire remonter au singe en beaucoup moins de temps que nous n'avons mis à en descendre ; une noire bacchanales sans Bacchus⁶. » Et il ne se prive pas de comparer

Joséphine Baker à une guenon qui gonfle ses joues pour y cacher des cacahuètes...

Plus perspicace, et surtout beaucoup mieux informé que ses confrères, André Levinson, de son vrai nom Andreï Yacovlev Levinson, Russe passé en Europe de l'Ouest en 1919, critique et historien de la danse, laisse percer d'importantes réserves quant à l'authenticité du show, malgré les louanges qu'il distribue dans son article de *Comœdia*. Si tous les tableaux que propose *La Revue nègre* paraissent venus tout droit du continent africain, souligne-t-il, ils ont d'abord transité par Broadway avant d'arriver avenue Montaigne. Fortement américanisés, avant d'être francisés, ils n'ont plus grand-chose à voir avec l'Afrique. *La Revue nègre* est avant tout un article d'exportation ; son exotisme est adapté au goût européen. Bref, elle a tout pour plaire, mais trop peu pour étonner. Comme une impression de déjà-vu, affirme le journaliste, qui évoque alors des spectacles plus ou moins récents, joués par des Noirs, qui ont marqué les esprits – le duo « Douglas and Jones », danseurs de claquettes, montré à l'Alhambra, la princesse Baïnka et ses danseuses sénégalaises à l'Olympia, les « coloured girls » au Moulin-Rouge –, autant de numéros qui ont préparé l'œil parisien aux effets de Joséphine Baker et de ses partenaires. *La Revue nègre* des Champs-Élysées est sans doute venue quelques années trop tard pour provoquer tout son effet de nouveauté. Quoi qu'il en soit, Joséphine Baker a réussi son rendez-vous avec le public parisien.

C'est plutôt à New York, où les spectacles joués par des Noirs restent cantonnés au quartier de Harlem, qu'elle

ferait sensation, suggère Levinson. On n'a encore rien vu, à Broadway, de comparable à cette attraction très parisienne. Quel accueil ferait l'Amérique à un genre de spectacle si ostensiblement calqué sur ceux qu'offrent le Casino de Paris ou les Folies Bergère ? « N'y aurait-on pas exigé des ladies plus colorées et tirant moins sur le blanc⁷ ? » Car André Levinson, tout comme Pierre de Régnier, qui relève aussi cette bizarrerie dans sa chronique de *Candide*, s'étonne que toutes les girls, sur le plateau, paraissent presque blanches. Baker elle-même, dans des notes qu'elle a laissées en vue de la rédaction d'un volume de souvenirs, déplore « cette mode des “négresses au visage pâle” » qui fait alors fureur sur les scènes new-yorkaises⁸. Et qui sera importée telle quelle à Paris...

Ce qui n'empêche pas Pierre de Régnier de louer la beauté des jambes des danseuses ; jamais il n'a vu à la fois autant de jolies chevilles fines et de genoux aussi parfaits. Jamais, affirme-t-il, il n'a savouré pareille « qualité de la couleur des différentes peaux », leur suavité, leurs nuances. Elles sont huit et il n'y en a pas deux semblables ; sous les lumières variées des projecteurs, elles semblent être, tour à tour, vertes, mauves, jaunes, marron glacé, crème à la vanille...

Veut-il dire par là que *La Revue nègre* n'est pas assez nègre ?

« L'Icône noire », la « statue d'ébène », « la Vénus noire », comme on l'appelle déjà. Ont-ils compris, les André Levinson, les Pierre de Régnier, les Paul Brach – tous ceux qui la célèbrent dans la presse –, ont-ils compris que

VÉNUM D'ÉBÈNE

Joséphine Baker cristallisait sur sa personne les attentes d'une société à peine sortie du cauchemar de la Grande Guerre ? Années folles ? Oui, si l'on pense à la trépidation, à la nervosité qui les caractérisent, années portées par le rythme syncopé du jazz. *La Revue nègre* s'est mise au diapason de ces années pour en exprimer le ton, la vibration, la vitesse. Comme le souligne le journaliste Paul Brach, qui retrouve la palpitation nerveuse et désordonnée de l'époque dans ces chants, dans ces danses, dans ces mélodies⁹.

Maintenant, il faut oublier les morts, il faut oublier les gueules cassées, les blessés, les gazés, il faut oublier les tranchées, les villes et les villages en ruine, les provinces saccagées, les décombres, les crêpes opaques des veuves, vastes comme des guérites, les orphelins en sarrau noir, les monuments aux morts... Il faut réapprendre à vivre, à rire, à s'amuser. C'est le mot d'ordre.

L'âme du jazz ensorcèle le Tout-Paris

Rolf de Maré, le directeur du théâtre des Champs-Élysées, et son directeur artistique, André Daven, tiennent le succès de la saison, le triomphe même. Ils ne le savent pas encore, bien sûr, mais *La Revue nègre* va prendre une place de choix sur la courte liste des grandes premières théâtrales qui ont marqué et souvent régénéré la scène parisienne depuis la fin du XIX^e siècle – *Un Ennemi du peuple* d'Henrik Ibsen, *Ubu roi* d'Alfred Jarry, *Cyrano de Bergerac* et *Chantecler* d'Edmond Rostand, Les Ballets russes de Serge de Diaghilev, *Le Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky...

Le Tout-Paris est là tous les soirs et s'arrache les fauteuils d'orchestre. On n'a pas vu de salles comme celles de *La Revue nègre* depuis les Ballets russes d'avant-guerre reconnaissent les journalistes. Un succès éclatant. Des spectateurs y sont retournés deux fois, certains six fois – c'est le cas de Jean Cocteau, de Janet Flanner, qui constate que le spectacle n'est jamais tout à fait le même ni tout à fait un autre. Prévue pour durer une quinzaine de

JOSÉPHINE BAKER

jours, du 2 au 15 octobre, *La Revue nègre*, de prolongation en prolongation, tiendra l'affiche pendant six semaines. Et lorsque le 21 novembre elle doit enfin céder la place, par suite d'engagements antérieurs, à la danseuse américaine Loïe Fuller et au travesti Barbette, c'est à deux pas, au théâtre de l'Étoile, aujourd'hui disparu, 136, avenue des Champs-Élysées, qu'elle s'en va poursuivre sa carrière. Avant d'entamer une tournée européenne. Et Joséphine Baker est d'ores et déjà l'enfant gâtée des Parisiens.

Les deux managers reviennent de loin, comme on dit. Le théâtre des Champs-Élysées, édifié avenue Montaigne peu avant la Première Guerre mondiale – véritable bastion de la modernité architecturale, avec sa structure en béton armé recouvert de plaques de travertin blanc, son fronton frappé des trois grands bas-reliefs d'Antoine Bourdelle, *La Méditation d'Apollon*, où les muses entourant le dieu reprennent les poses de la danseuse Isadora Duncan, saisies sur le vif par le sculpteur –, le théâtre des Champs-Élysées, depuis son inauguration, le 2 avril 1913, a accueilli nombre de spectacles prestigieux, souvent dans une atmosphère de scandale, à commencer par *Le Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky, dont le sage compositeur Gustave Doret, qui n'aimait guère cette musique, disait assez joliment cependant : « La partition est une grimace perpétuelle ; chaque mesure outrage l'oreille¹. »

L'immense vaisseau – près de 2 000 places – traverse à présent une mauvaise passe. Le mécène suédois Rolf de Maré, fondateur en 1920 des Ballets suédois, l'a racheté quelques mois plus tôt, en mars 1925 précisément. Mais l'après-guerre a fait monter les prix et les spectateurs se

Table

Avant-propos.....	7
1. Vénus d'ébène.....	11
2. L'âme du jazz ensorcèle le Tout-Paris.....	19
3. Les débuts à New York	29
4. Traverser l'Atlantique.....	39
5. « Toi, tu seras célèbre »	49
6. Tournée dans l'Europe des Années folles.....	59
7. L'enfant chérie des Parisiens n'en fait qu'à sa tête.....	65
8. Grisante célébrité.....	75
9. Une rencontre décisive	85
10. L'épisode Simenon.....	95
11. Se faire oublier pour se réinventer.....	107
12. Adorée et conspuée	115
13. Sur les scènes d'Amérique du Sud	125
14. Villa Beau-Chêne	137
15. Reine des colonies au Casino de Paris.....	147

JOSÉPHINE BAKER

16. « J'ai deux amours ».....	155
17. « Il pleut sur l'Exposition coloniale ».....	163
18. Jalousie incandescente	171
19. Des planches au grand écran	181
20. Discrimination raciale.....	191
21. Routine... ..	205
22. Enfin la nationalité française.....	211
23. Sur tous les fronts	217
24. Dans la Résistance	227
25. Le deuxième bureau s'installe au Maroc....	237
26. <i>Journal du capitaine Jacques Abtey</i>	253
27. Entre hôpital et galas militaires.....	259
28. Les Milandes	273
29. Scandale au Stork Club, New York.....	279
30. Une famille arc-en-ciel	285
31. « Je finirai ma vie sur les planches... ».....	291
Notes.....	299
Bibliographie	315
Remerciements.....	319
Index des noms de personnes	321